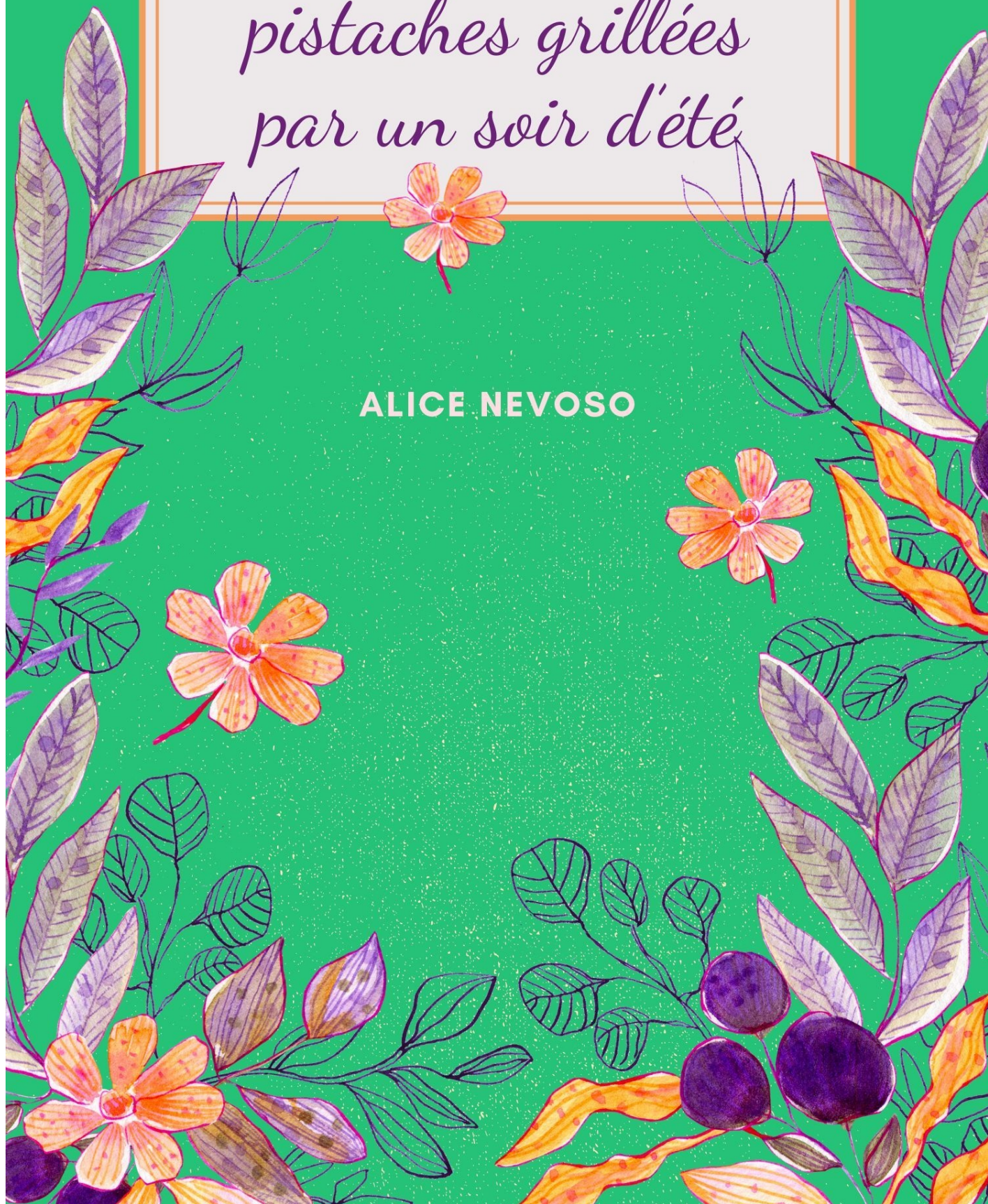


*Le goût des
pistaches grillées
par un soir d'été*

ALICE NEVOSO



Alice Nevoso

Le goût des pistaches grillées
par un soir d'été

© Alice Nevoso, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5751-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

Je jette un œil à la carte. Le bar à jus est bondé, la serveuse est débordée, et les verres tintent bruyamment. Ma voisine de table, une brune au joli ventre arrondi, parle avec sa copine, une grande jeune femme aux cheveux frisés ; la brune évoque sa grossesse, ses angoisses et les kilos qu'elle a pris (*25 kilos, c'est beaucoup trop ; sa sage-femme l'a grondée !*). J'entends toute la conversation car nos tables sont presque collées, et assise sur la banquette, je pourrais presque lui toucher la main. D'ailleurs, quand elle tourne la tête, je sens l'odeur de son shampoing.

Mon téléphone vibre et j'aperçois alors un message de ma sœur sur WhatsApp. À l'écran, on voit la photo d'un orchestre en train de jouer sous un chapiteau blanc, et une légende : « Concert de musique baroque au Potager du Roi, à Versailles ». Je pianote :

— La chance, Juliette ! Profite bien...

Ma sœur travaille au ministère des Affaires étrangères et passe sa vie dans des cocktails mondains raffinés.

J'essaie de capter le regard de la serveuse, mais elle semble toujours aussi débordée. À la table d'à côté, la femme enceinte continue de parler de sa troisième échographie et de ses varices vulvaires (*oh, ça existe vraiment, ça ?*). Mon téléphone vibre à nouveau. Encore ma sœur. Cette fois-ci, c'est une photo de sa main manucurée qui tient un verre de champagne. Je pianote nerveusement :

— Juliette, ça t'arrive de travailler ?

Elle répond immédiatement par un flot d'émojis hilares, et je pousse un petit soupir. Ma mère, qui est présente sur la conversation, ajoute :

— Au fait, ce concert baroque : quel compositeur ? Bach ou Haendel ? Profite bien, Juliette. Et toi, Emilie, toujours sur ta rédaction de brochures ?

Je grimace intérieurement avant d'écrire :

— Maman, je te rappelle que je ne rédige pas des brochures, mais des sites internet...

Une fois, il y a 6 ans, j'ai relu la rédaction d'une notice pour une lampe anti-moustique. Le client m'a ensuite offert une dizaine de ces lampes qui grillent les moustiques, et j'en ai naturellement donné à tout mon entourage... *Erreur fatale !* On m'a cataloguée comme une fille à la vie très ennuyeuse... *La fille qui rédige des brochures que personne ne lit.*

— Ah, pardon, Emilie ! écrit aussitôt ma mère.

Je sais que malgré ses efforts pour ne pas le montrer, ma mère me considère comme une ratée. Rédactrice de sites internet et de catalogue produits, ça n'a rien de passionnant pour elle, et je suis bien loin des hautes sphères intellectuelles qu'elle fréquente.

Une voix énergique me tire de mes sombres pensées.

— Vous désirez ? me lance la serveuse. Un carotte-gingembre, comme d'habitude ?

La serveuse a la peau caramel, les cheveux frisés et de grands yeux marron très clairs. Très jolie. Mais son regard est déstabilisant. Transperçant. À chaque fois que je la vois (c'est-à-dire très souvent puisque j'habite dans l'immeuble), j'ai l'impression qu'elle voit tout de moi avec ses yeux pétillants et curieux.

— Oui, très bien, un carotte-gingembre, comme d'habitude.

Je connais toute la carte du bar à jus. Normal, j'y passe ma vie, entre deux rédactions et deux romans. Aujourd'hui, c'est différent. J'ai un rendez-vous chez le dentiste. Comme je déteste aller chez le dentiste (c'est limite une phobie...), je me suis octroyé un petit plaisir avant d'y aller.

— Ok, parfait, lance la serveuse en souriant et en me faisant un clin d'œil.

Dans mon carnet, je note : « Grands yeux marrons très clairs. J'adorerais savoir sourire en faisant un clin d'œil. »

En tant qu'autrice amateur, je note tous les petits détails de la vie qui frappent mon attention.

Je ne suis pas une vraie auteure. Pas comme ma mère qui, toute sa vie, a écrit des bouquins sur l'économie, les taux d'intérêt, ou la solvabilité des banques, avec plein de notes de bas de page et une énorme bibliographie.

Non, j'écris des romances, c'est-à-dire des histoires d'amour avec de jeunes héroïnes trentenaires, des beaux gosses au grand cœur, des obstacles imprévus et des lieux magiques, comme de célèbres avenues parisiennes ou de prestigieux musées sur le toit desquels on déguste du champagne en robe de soirée. Des histoires légères et sans conséquences. Personne n'est au courant, bien sûr. *Surtout pas ma mère.*

Sur WhatsApp, ma sœur a répondu que c'était un concert de Bach, et nous a envoyé une photo d'elle en robe longue avec ses chaussures à talons immenses. À côté d'elle, mon jean et mon t-shirt noir ont l'air minables.

Tiens, mon frère Théo se mêle à la conversation :

— Salut maman, j'ai commencé ton bouquin, et j'en suis au chapitre 6...

Je me mords la lèvre. Il y a dix jours, j'ai reçu le bouquin de ma mère par la poste. Je ne me souviens plus du titre exact... Quelque chose sur le féminisme et les femmes pyrénéennes.

Ma mère a été enseignante-chercheuse en économie. Maintenant, elle est à la retraite et comme elle ne peut rester une minute sans rien faire (à cause de son hyperactivité), elle s'est trouvé un autre sujet de prédilection : l'art. Et quand elle se lance dans quelque chose, elle le fait à fond, sans lésiner. Après trois ans d'études d'histoire de l'art, et à force d'acharnement (et peut-être de piston ?), elle a réussi à se faire éditer, et publie maintenant des bouquins d'art – sur les églises romanes perchées dans les montagnes, les retables dorés, l'art médiéval, et la société pyrénéenne en général. D'une main un peu hésitante, je tape :

— De mon côté, je n'ai pas encore commencé ton livre, maman. Promis, je m'y mets bientôt...

La vérité est que je n'ai aucune envie de m'y mettre. Ma mère est très « écrasante ». Par le passé, j'ai déjà lu pas mal de ses ouvrages, à la croisée entre économie, finance et mathématiques. Puis je l'ai suivie dans son virage artistique, et j'ai lu un de ses bouquins sur les retables dans les églises romanes. Pendant des années, j'ai voulu être à la hauteur de ses attentes intellectuelles. Mais maintenant, j'ai enfin osé m'avouer que ça m'ennuie profondément...

Depuis quelque temps, je ne lis plus que de la romance. *Et j'en écris beaucoup aussi !* À 37 ans, j'ai déjà écrit 5 romances, toutes auto-éditées sur internet. Je m'appelle Emilie, mais j'ai pris un nom de plume : *Lou, l'éternelle romantique.*

Sur les réseaux sociaux, j'ai pas mal de succès (7 000 abonnés sur Instagram et un peu plus sur Facebook), et je vends en autoédition, c'est-à-dire sur Amazon et quelques autres sites de vente en ligne.

Bon, mon vrai métier, le métier officiel, c'est rédactrice de contenus internet dans une agence web. Le genre de métier qui dans dix ans, avec l'intelligence artificielle, n'existera plus...

Un homme vient de s'asseoir à la table à côté de moi, là où se trouvaient la femme enceinte et sa copine. Nous sommes vraiment très proches, nos sacs se touchent sur la banquette rouge, et je l'observe à la dérobée. Il porte un t-shirt jaune et un jean noir. Ses cheveux bruns sont attachés en queue de cheval, et il a de très grandes mains brunes. Il est absorbé dans son téléphone, alors je ne vois pas ses yeux. *Domage*. Je ferme les yeux et respire son odeur. Un mélange de parfum boisé et de lessive.

Très intéressant. Je pense que ce serait l'homme idéal pour Alison, un de mes personnages qui me trotte dans la tête en ce moment. Je note sur mon cahier : « odeur de lessive et de parfum, grandes mains, cheveux très bruns. »

Alison, mon héroïne du moment, a 25 ans environ, une voix douce, une crinière de cheveux noirs indomptables et des yeux bleus étonnants. Elle est en école de commerce et enchaîne les stages. En réalité, elle aurait aimé travailler dans le monde des chevaux, mais ses parents, des bourgeois bordelais, l'ont poussée à faire une école de commerce. Pendant ses études, elle a fait la connaissance de Thibault, son maître de stage en finance. Ils ont eu une aventure ensemble. Jusqu'à ce qu'un événement perturbateur vienne bouleverser sa vie...

— Votre jus carotte-gingembre, m'annonce soudain une voix qui me fait sursauter.

La serveuse et son regard qui me transperce est là. Je la remercie et me note intérieurement : ses yeux noisette rieurs, ses formes généreuses. Cette serveuse a un énorme potentiel romanesque, avec sa présence incroyable et son assurance à toute épreuve.

Alison, mon héroïne, n'est pas sûre d'elle ; elle a toujours été cette fille un peu timide, un peu réservée. À l'école, les gamins se moquaient d'elle et de sa chevelure noire ni bouclée ni lisse ; on l'appelait « le poney ».

Les gens qui ne lisent pas de romances pensent que ces histoires sont

caricaturales et superficielles. C'est vrai qu'il y a certains clichés. Mais on y parle aussi de la vie, de problématiques de développement personnel, de ce que c'est qu'être une femme aujourd'hui.

Une moto pétarade dans la rue ; mon voisin lève les yeux et je croise son regard. Il a des yeux verts étonnants. Un regard très perçant, très waouh ! *Alison serait fan !* Peut-être que ça pourrait être lui, le deuxième homme dont elle va tomber amoureuse, plus tard dans le roman. Tiens, je remarque qu'il porte une bague noire autour du pouce.

Je détourne les yeux, gênée. Et je griffonne sur mon carnet, (en le cachant avec ma main, comme à l'école) : « Il porte une bague noire au pouce. » Il y a quelque chose dans sa façon de tenir son téléphone qui est touchant : avec ses grandes mains, l'appareil semble si petit et si fragile. On dirait qu'il le protège.

Mon téléphone vibre de nouveau. C'est mon frère, Théo :

— Emilie, j'ai une réunion importante demain soir, et ma babysitter a un mariage.... Tu pourrais venir garder tes petits neveux ? Maman a mal à la hanche...

Ah non ! Pas question que je serve de baby-sitter bouche-trou !

Mes neveux sont mal élevés et bruyants. Et depuis le divorce de leurs parents, l'année dernière, la situation a empiré. La dernière fois, ils ont martyrisé mon lapin et ont joué à hurler toute la soirée. Je tape nerveusement :

— Impossible, Théo ! Désolée...

Il est 17h40. L'heure de me préparer pour aller chez le dentiste. *Vraiment aucune envie d'y aller...* Quand j'étais petite, je ne voulais tellement pas y aller qu'une fois, j'ai mordu le dentiste à la main. *Et depuis, je suis traumatisée.*

Juste avant de partir, pour me donner du courage, je jette un coup d'œil à mon téléphone et regarde mes ventes de livres numériques sur Amazon. J'adore regarder mes chiffres de ventes, et voir le nombre de pages lues chaque jour (aujourd'hui, 16 ventes et 3214 pages lues, waouh !). Ça me donne des ailes de voir que j'ai des lectrices, qu'elles apprécient ce que j'écris, moi, Emilie, la fille un peu terne et prévisible dans la vie. Emilie qui se transfigure en « *Lou*,

l'éternelle romantique » quand j'écris.

17h45. Décidément, je dois *vraiment* aller chez le dentiste. Une boule se forme dans ma gorge tandis que je range mon carnet d'écriture, le bouquin que je lis (une romance anglo-saxonne), mes stylos à paillettes de toutes les couleurs et mon baume à lèvres. Je sors aussi ma brosse à dents et file vers les toilettes pour me laver les dents.

Puis tout en priant pour ne pas avoir de caries (*j'ai les dents très fragiles !*), je paye et sors du bar à jus bondé. Dehors, dans la rue, la chaleur est encore plus forte. On a beau être déjà à la mi-septembre, l'été est encore bien présent et les soirées très chaudes. Je remonte la rue d'un pas lent.

L'odeur du cabinet dentaire, une odeur d'éther et de produits chimiques, me saisit à la gorge et me serre le ventre un peu plus. Le dentiste a les cheveux poivre et sel coupés ras, de grosses lunettes en écaille, et un masque sur la bouche. En m'installant sur le fauteuil, j'anticipe déjà le pire (carie, couronne, et opération des dents de sagesse...). De ses doigts gantés, il ouvre ma bouche, et ses gants en plastique crissent sous mes dents. Beurk. *Pitié, faites que je n'ai pas de caries.*

Le silence qui suit me paraît interminable. Quand enfin il m'asperge la bouche d'un jet d'air froid, il me jette un coup d'œil tranquille et lance :

— Tout va bien. On fait juste un petit détartrage.

Oh, génial ! Je crois que je n'ai jamais été aussi heureuse de faire un petit détartrage !

En sortant du cabinet, j'inspire à fond l'air brûlant de la rue, et mes narines sont chatouillées par le chèvrefeuille d'une des maisons. Une petite fille dans la rue à vélo pousse un cri de joie : « maman, ça y est, je sais faire du vélo sans roulettes ! ». Et je lui souris en retour.

J'ai envie d'écrire à la terre entière que je n'ai pas de caries. D'un geste machinal, je glisse ma main dans mon sac pour attraper mon téléphone portable. Et je réalise qu'il n'est pas là.

Quoi ?

Affolée, je m'accroupis dans la rue et entreprends de vider mon sac à main : il

y a bien mon carnet de notes, mes clés, mon portefeuille, le livre, ma brosse à dents, mon baume à lèvres et mon dentifrice, une serviette hygiénique, un petit flacon de parfum, et mes stylos à paillettes... Mais pas de téléphone portable.

Oh non.